

# George Sand

## La femme qui voulait devenir un homme

● ● ● **Gérard Joulé**, *Lausanne*

Après l'art du XVII<sup>e</sup> siècle qui croyait à la vertu, du moins avant Racine qui fut le plus audacieux, le plus terrible et le plus vrai des naturalistes, et peut-être à certains égards le moins moral, et l'art du XVIII<sup>e</sup> siècle qui fit semblant de croire à la raison, il y eut l'art du XIX<sup>e</sup> siècle, du moins dans son début, qui, avec Chateaubriand, les romantiques et George Sand exalta la passion.

George Sand, tout en exaltant la passion, croyait aussi au Bon Dieu, au bon sens, à la démocratie universelle, à la liberté et à la bonté naturelle des hommes. En politique et en religion, elle avait à peu près les mêmes idées que Hugo et le dernier Lamennais, ce qui faisait grincer les dents de Baudelaire et de Barbey d'Aurevilly, catholiques teintés de sadisme et de jansénisme, qui eux ne croyaient presque qu'au diable, au péché et à l'enfer.

Baudelaire ne pouvait supporter ni son Bon Dieu, ni son bon sens, ni ses bons sentiments. Il la jugeait bête, lourde, banale et lui reprochait surtout le fameux style coulant cher aux bourgeois.

Barbey d'Aurevilly, qui n'aimait pas trop les femmes qui prennent la plume - sauf pour écrire à leurs amants - et qui singent l'homme en fumant le cigare et en portant des pantalons, la traitait de bas-bleu à coin rouge (le rouge de son ascendance aristocratique) et dans ses jours de grande colère, le bas se tirebouchonnait jusqu'à devenir chaussette. Il lui reprochait notamment, en père de l'Eglise qu'il était à sa manière cavalière et mous-

quetaire, d'avoir quitté l'ombre sainte et chaste de la maison et de la famille chrétienne pour entrer dans le plein jour de l'opinion publique, affrontée et effrontée, et d'avoir ainsi abattu le mur de la vie privée en livrant au public ce que peut seul entendre un confesseur au tribunal de la pénitence. Il lui reconnaissait toutefois un certain talent, mais point de génie - le génie étant pour Barbey la faculté créatrice solitaire par excellence -, sous prétexte qu'elle avait toujours eu besoin de quelqu'un pour faire ou être quelque chose, en quoi Barbey est d'ailleurs en contradiction avec l'idée qu'il se fait de la femme.

### Déification d'Eros

De fait, ses liaisons furent célèbres et sous le titre de presque chacun de ses ouvrages on pourrait écrire le nom de l'homme avec qui elle était liée lorsqu'elle l'écrivit et qui le lui inspira. Hugo, Liszt, Chopin, Lamartine, Flaubert, Dumas, presque toute l'Europe artistique fut de ses amants ou de ses amis. Sainte-Beuve, qui ne l'appréciait pas non plus tellement, disait de son talent qu'il n'était qu'un écho, le double de la voix, mais qu'elle ne possédait pas la voix en propre, jugement qui rejoint le point de vue aurevillien. Aussi l'avait-il surnommée « la grasse Madame de Warrens de la littérature ».

Sans chercher à se montrer aussi virulent que Baudelaire et Barbey, ces cerbères jaloux de l'honneur féminin, on peut dire néanmoins qu'avec George Sand nous tenons le contraire exact de Colette, la paysanne bourguignonne montée à Paris dont nous parlions le mois dernier. Alors que la dame du Palais Royal voyait dans l'amour un esclavage honteux, humiliant, George Sand, elle, plaçait la passion amoureuse au-dessus de tout, la comparant à un don de Dieu et allant jusqu'à confondre Eros et Jésus-Christ, erreur et hérésie qui tendent d'ailleurs à s'accréditer de plus en plus dans les esprits de nos contemporains, même soi-disant catholiques, et pas seulement dans ceux des dames.

Mais une fois qu'on a dressé le catalogue de ces quelques défauts que nos deux docteurs de l'Eglise, Barbey et Baudelaire, jugeaient irrémédiables, il arrive qu'à la lire, surtout quand on la compare à la littérature courante d'aujourd'hui, on ait quelques surprises heureuses.

Femme d'un talent réel, mais sans aucun esprit - le contraire par exemple d'une Madame de Staël qui avait, elle, en plus de l'esprit, un tempérament volcanique -, la bonne dame de Nohant exprime dans toute son œuvre une conception que je dirais « bonne femme » de l'amour. Je le dis sans la moindre raillerie. Après tout le sentiment, c'est le petit ménage des femmes, au même titre que ces boîtes à ouvrage où elles rangent un tas de fils et de rubans et toute espèce de boutons et de baleines de corset.

George Sand avait l'âme ménagère. Son œuvre tout entière exprime le souci majeur de sa nature : aimer et travailler. On y retrouve justement une réhabilitation du travail, qui était mal vu par les classes aristocratiques, le goût de l'utopie et des idylles révolutionnaires, ainsi qu'une revendication des droits de la passion. C'est là, nous semble-t-il, une

offense à la rectitude de la vie. D'ailleurs à quoi bon nier les droits de la passion ? La passion ne demande pas sa part à la société, elle la lui vole avec fureur. Aussi est-ce bien mal à propos qu'on accole « droit » et « passion ». Ces deux mots jurent et souffrent d'être mis ensemble. Et c'est là l'erreur capitale de Sand et de son école que d'avoir voulu un accommodement entre la passion et la société. La société doit réprimer la passion et celle-ci défier la société.

Mais les idées sont au fond peu de chose chez George Sand, le sentiment au contraire est tout, et l'on peut l'admirer et même l'aimer un peu sans penser pour autant comme elle. Sa seule fonction au monde est d'exprimer le sentiment de la nature et les images de la passion. Ne lui demandons pas de réfléchir. Mais lorsqu'elle peint un paysage, lorsqu'elle parle des bois, d'une rivière,

*Dessin de  
Tony Johannot, pour  
« Indiana », 1833.*



d'un étang ou des oiseaux, on la sent qui s'anime, et à ces moments elle rappelle Jean-Jacques. Lorsqu'elle chante les langueurs du désir chez la jeune fille, la désolation d'une Ariane abandonnée ou d'une veuve, folle d'amour inassouvi, son chant garde toujours l'accent de la femme. C'est dans sa sincérité même que George Sand trouve sa récompense, c'est-à-dire sa gloire.

## Communion avec la terre

Car il ne faut pas oublier que George Sand a inventé le roman rustique. La première, je crois, elle a compris et aimé le paysan. La première, elle a senti ce qu'il y a de grandeur et de poésie dans sa simplicité, dans sa patience, dans sa communion avec la terre ; elle a goûté les archaïsmes, les lenteurs, les images et la saveur du terroir, de sa langue colorée ; elle a été frappée de la profondeur et de la ténacité tranquille de ses sentiments et de ses attachements ; elle l'a montré amoureux du sol, âpre au travail et au gain, prudent, défiant, mais de sens droit, très épris de justice et ouvert au mystérieux. Elle aussi a vu dans la nature une bienfaisante divinité qui apporte à ses dévots l'apaisement, la sérénité et la bonté.

La bonté, c'est un des mots qui reviennent toujours avec elle. Un autre mot, tout proche, c'est celui d'abondance, de fécondité. Elle épanchait ses récits d'un flot régulier comme une source inépuisable, presque sans plan ni dessein, ne sachant guère mieux où elle allait qu'une large fontaine dans des grands bois. D'aucuns ont comparé son œuvre à un sein nourricier ou à un fleuve de lait. Mais cette nature, ce monde bucolique et rustique, que sont-ils devenus ?

Comme tant d'autres écrivains, comme Walter Scott ou Barbey lui-même et de leur monde de seigneurs altiers et batailleurs, Sand n'a pu peindre qu'un crépuscule. La grande structure tribale s'est défaite. Les mœurs antiques et solennelles ne protègent plus ceux qui, hier encore, s'y pliaient avec une fidélité obstinée : les grandes familles ont disparu, tandis que prospèrent à la surface de la terre des hommes sans loi, sans moralité, sans honneur, sans style et sans scrupules.

A nos yeux d'hommes d'aujourd'hui, anémiés et diminués, George Sand n'en demeure pas moins une géante. Elle a vécu et écrit démesurément. Elle a toujours eu ses partisans, qui ne furent pas n'importe qui. Chateaubriand, lisant *Lélia* en 1833, lui fait part de son admiration. Balzac l'aimait tant, qu'il l'a fourrée dans sa *Comédie humaine*. Flaubert aimait en elle la camarade, le garçon manqué. Alain, qui était un lecteur de génie, tenait *Consuelo* pour un des grands romans du XIX<sup>e</sup> siècle. Alors, entre le pour et le contre...

Hugo, enfin, a exprimé magnifiquement, comme tout ce qu'il exprime, les beautés qui se trouvaient dans l'œuvre de son amie, mais c'est seulement en la lisant que l'on trouvera cette chaleur de couvée maternelle dont quelques-uns parmi les fils de la femme gardèrent longtemps un souvenir délicieux, bien que quelque peu oppressant.

G. J.

Livres parus en 2004,  
à l'occasion du  
bicentenaire de la  
naissance de George  
Sand :

**George Sand,**  
*Lettres d'une vie,*  
Gallimard, Paris 2004,  
1312 p.

**George Sand,**  
*Histoire de ma vie,*  
Gallimard, Paris 2004,  
1672 p.

**Diane de Margerie,**  
*Aurore et George,*  
Albin Michel, Paris  
2004, 192 p.

**Henry James,**  
*George Sand,*  
Mercure de France,  
Paris 2004, 96 p.